

Présentation

Dans le cadre de l'initiative «Mémoires Vivantes», l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

Ont participé à l'élaboration de ce recueil :

M. FOUQUES Michel
Mme LECRIVAIN Marie-Thérèse
M. SCHNADERER Pierre

Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

L'agriculture

Il y avait, dans les années 30, entre 17 et 20 exploitations dans la commune. Les plus petites comptaient trois vaches et les plus grandes 20 vaches maximum mais la majorité des exploitations avait une dizaine de vaches. Le nombre de vache était limité par le fait que la traite n'était faite qu'à la main, ce qui nécessitait beaucoup de temps et de main d'œuvre. A Tonneville, étant donné la proximité de Cherbourg, certains habitants avaient une double activité : la femme s'occupait de quelques vaches et l'homme travaillait à l'Arsenal de Cherbourg. Dans ce cas, ils ne faisaient pas de labour et vivaient surtout de la traite. Ces ouvriers de l'Arsenal se faisaient aussi quelquefois embaucher dans les plus grandes fermes pour botteler le soir après le travail.

Dans les fermes moyennes et grosses (entre 10 et 20 vaches), il y avait des employés : bonnes et commis, loués à l'année, en plus des journaliers. Ceux qui avaient beaucoup de chevaux prenaient, par exemple, un voiturier pour s'en occuper. Pour trouver un employé, nous allions souvent aux *loueries* (marché où se rencontrent les employés de ferme et les patrons) aux Pieux ou à Beaumont. Les commis se mettaient en rang en attendant leur futur patron. Une fois engagés, ils étaient logés et nourris en plus de leur maigre salaire. Ils n'avaient comme jour de congés que le dimanche après-midi et le jour des Rois.

Certains travaux étaient plus féminins comme la traite ou le soin aux bêtes. Néanmoins, dans certaines fermes, s'il y avait beaucoup de filles à la maison ou si certaines étaient volontaires, il n'était pas rare de voir des femmes sarcler dans les champs en plein soleil.

Beaucoup allaient en carriole vendre les produits de leur ferme (beurre, pommes de terre, œufs...) sur le marché de Cherbourg.

Le Lait

Le lait était l'activité principale des fermes. Certains faisaient le beurre eux-mêmes (surtout les grosses fermes), et d'autres confiaient le lait à la laiterie de Gréville.

Les vaches étaient nourries avec les produits de la ferme : de l'herbe en été et, en hiver, du foin, des betteraves. On donnait aussi beaucoup de panais aux veaux. Pour cela, on devait les tailler avec un grand couteau avant de les donner aux bêtes.

Dans les champs, les vaches étaient *tiérées* c'est-à-dire qu'elles étaient attachées par la patte avant, chacune à un piquet. Il fallait leur « donner une marche » toutes les deux ou trois heures, c'est-à-dire les avancer d'environ un mètre.

L'hiver, on rentrait les vaches à l'étable tous les soirs. Leur litière était constituée de paille, mais aussi quelquefois de fougère, qu'on allait chercher dans les landes.

On les trayait deux ou trois fois par jour à la main, dans des seaux. Les *canes* en cuivre n'étaient presque plus utilisées à cette époque. Pour prélever la crème du lait, il y avait deux types d'écrémeuses : celle que l'on tournait à la main et qui permettait d'extraire la crème en une seule fois et celle, plus ancienne, constituée d'un grand bac dans lequel le lait reposait et munie d'un petit robinet qui servait à faire s'écouler le *petit lait*. La crème était recueillie dans des *chireunes* (terrine). Nous faisons le beurre dans des barattes en bois que nous tournions à la main. La motte était ensuite divisée en livres ou en kilos, que l'on transportait dans un grand panier en osier. On le vendait à des particuliers ou en plus grande quantité à des marchands de beurre (« beurriers »). Pour envelopper le beurre, on utilisait du papier sulfurisé ou des feuilles de chou. En général, on ne faisait le beurre qu'une seule fois par semaine, souvent le mercredi pour le vendre le jeudi au marché.

Ceux qui confiaient leur lait à la laiterie de Gréville le laissaient dans des bidons tous les matins sur le bord de la route. Le laitier passait, à l'époque, avec une voiture à chevaux. Au retour, il rapportait le *petit lait* et le babeurre (liquide qui reste quand on fait le beurre) qui servaient à nourrir les veaux et les cochons. La laiterie nous payait tous les mois par l'intermédiaire du laitier.

De juin à septembre, certains amenaient leurs jeunes bêtes jusqu'aux marais de Carentan. Pour cela, il fallait marcher toute la nuit et la matinée. On payait un droit pour qu'elles soient gardées. Elles pouvaient alors profiter de l'herbe bien grasse des marais.

Les moutons

Dans chaque ferme, il y avait un troupeau de moutons. Nous devions souvent leur mettre des *pâtures* pour les empêcher de s'échapper.

Tous les ans, on les tondait et on vendait la laine. La laine se vendait très bien à l'époque car elle était utilisée dans la fabrication de nombreux vêtements.

Les cochons

Il y avait au maximum trois cochons par ferme. Beaucoup les conservaient pour leur propre consommation mais on pouvait aussi en vendre un au charcutier.

Un homme de la commune, habitué à cette tâche, venait tuer le cochon à la ferme. On allongeait le cochon sur une civière, attaché avec des cordes. On l'égorgeait. Une personne récupérait le sang afin de confectionner des plats de sang cuits au four. Il était ensuite brûlé avec de la paille et des *coulènes* (torche faite avec une poignée de glui). On le grattait et on le brossait. Une fois pendu à la verticale, il était vidé de ses abats qui ne se conservaient pas et que nous devions consommer rapidement. La viande était débitée en morceaux, souvent par une personne spécialisée qui venait dans les fermes et qui la salait

ensuite avec du gros sel et la plaçait dans des *sinots*. Les jambons étaient quelquefois fumés dans la cheminée.

Les chevaux

C'était essentiellement des chevaux de labour et quelques cobs. Il y avait très peu de chevaux de concours à l'époque.

Les labours

Au début, les labours se faisaient avec une charrue simple, en bois. Puis le brabant (charrue double) est apparu. C'était déjà un progrès car il permettait de labourer dans les deux sens, donc de faire demi-tour au bout de chaque sillon. Dans les deux cas, il fallait être deux pour labourer : un homme qui tenait la charrue et un autre qui guidait les chevaux. Dans les terrains en pente, on utilisait trois, voire quatre chevaux pour labourer. Ensuite, on passait la herse, tirée par les chevaux, afin de briser les mottes de terre.

Pour engraisser le sol, nous utilisions souvent du varech, qu'il fallait aller chercher à la plage de Nacqueville. On en mettait dans les champs, dans les jardins ou au pied des pommiers.

Le foin

Le foin était fauché avec une faucheuse attelée à deux chevaux ou avec une faux s'il s'agissait de champs peu accessibles (champ de pommiers, par exemple). On le laissait sécher un jour ou deux selon le temps, en le remuant avec une fourche en bois. Nous formions alors des *rances* (tas de foin en longueur) soit à la fourche, soit, plus récemment, avec la râteleuse à chevaux. Pour botteler, on engageait quelquefois des « botteleurs ». Ces employés portaient souvent un pantalon spécial pour botteler qui était beaucoup plus résistants. En effet, le frottement du foin contre la jambe abîmait très souvent les vêtements. Ou alors, leur femme cousait une pièce de tissu supplémentaire sur le pantalon. Tous les botteleurs étaient payés à la botte, chaque botte étant toujours à peu près de la même grosseur.

Les céréales

On cultivait du blé, du seigle et de l'avoine. Il y avait très peu de sarrasin dans la région. Pour semer le blé, on plaçait la semence dans un tissu noué autour du cou et on envoyait le grain à la main en marchant de façon très régulière. On prenait un repère visuel devant soi pour ne pas dévier et pour éviter de passer deux fois au même endroit.

Une fois levé de 10 cm, le blé était écrasé avec un gros rouleau en pierre, tiré par des chevaux. En effet, on disait à l'époque que le blé couché repartait mieux.

Tonneville dans les années 20 et 30

Il n'y avait pas de désherbant : toutes sortes de plantes poussaient au pied des céréales.

Une fois mûr, nous coupions le blé soit à la faux (pour le blé destiné à faire du *glui* (paille de blé entière) ou pour celui qui avait été couché par le vent), soit à la faucheuse à chevaux. Il était rassemblé en *gavelles* (brassée de céréales non liée) que l'on tournait plusieurs fois à la fourche. Puis on rassemblait plusieurs *gavelles* ensemble pour former une gerbe que l'on liait en haut et en bas avec du *ran* (carex, sorte de jonc) que l'on trouvait dans les marais à Querqueville, par exemple. Pour faire sécher les gerbes, on les regroupait debout par cinq avec une sixième par-dessus, la tête en bas, pour recouvrir l'ensemble. Cela s'appelait un *bonhomme*. Une fois sec, le blé était soit rentré dans des greniers, soit mis en grandes *piles*, à proximité de la ferme, en attendant la batterie.

Dans les années 30 et 40, pour battre le grain, nous utilisions déjà une batteuse à moteur qu'un entrepreneur nous louait à l'heure. Les batteries étaient l'occasion d'une fête. Enfants, nous versions du cidre à boire à tous les travailleurs, pendant toute la journée. Pour l'occasion, une trentaine d'hommes de la commune était mobilisée. Ils allaient chaque jour battre dans une ferme différente, ceci pendant environ deux semaines.

Chacun avait une tâche bien définie. Tandis qu'un homme poussait les céréales dans la batteuse, d'autres récupéraient le grain dans des sacs. Si la machine ne vannait pas le grain automatiquement, on le vannait dans une vanneuse à tourner à la main. A l'autre bout de la chaîne, d'autres personnes envoyaient avec des fourches la paille aux botteleurs qui confectionnaient des *dierbés* (botte de paille). Les plus costauds montaient les sacs de grain (environ 100 kg) dans les greniers, à dos d'homme. On appelait ces hommes des *caches-pouques*.

Le cidre

Le cru de Tonneville n'étant pas très fameux, nous allions souvent chercher nos pommes à l'intérieur des terres. Nous faisons tous du cidre à cette époque, que nous soyons ouvrier ou paysan. C'était pratiquement la seule boisson : les enfants comme les adultes en buvaient tous les jours.

Les pommes devaient être ramassées quand elles étaient de couleur brune et mises dans des sacs qui contenaient chacun deux *boisseaux* de pommes. Elles étaient ensuite broyées dans un broyeur à tourner à la main. Les pommes broyées étaient ensuite empilées sur l'*émaie* (table) du pressoir avec, entre chaque couche, une couche de *glui*. On serrait ensuite en tournant à la main. Une fois pressé, le marc pouvait être retaillé une ou deux fois : on desserrait alors le pressoir puis on coupait les côtés. Le marc ainsi récupéré était mis à tremper puis remis par-dessus et pressé à nouveau.

A l'époque, le cidre restait dans les tonneaux. On faisait très peu de cidre bouché qui était uniquement réservé aux occasions.

Le potager et la basse-cour

Agriculteurs ou non, nous avons tous un potager et une basse-cour constituée de lapins, de poules, d'oies et de canards pour subvenir aux besoins de notre famille.

Le commerce et l'artisanat

Les commerces

Il y avait deux commerces fixes à Tonneville, à cette époque : une épicerie-débit de boisson qui se trouvait dans le bourg et une épicerie-tabac située sur le bord de la route principale Querqueville – Beaumont face à l'ancien moulin de Tonneville, essentiellement fréquentée par des gens de passage.

Nous fréquentions surtout l'épicerie du bourg où nous trouvions un peu de tout : du linge, des chaussures (sabots, galoches, bottes, etc...), des lacets, ... il y avait aussi des fruits : pommes, oranges,... Nous pouvions aussi y acheter notre pain car un boulanger d'Equeurdreville venait y livrer des tourtes de 2, 3, 6 et 12 livres, des pains ronds ou pliés. Parfois, on y achetait des *chimenées* (sorte de brioche). L'épicière vendait aussi de l'eau de vie en bouteilles de ½ litre ou 1 litre et du cidre fourni par des producteurs de la commune. Nous apportions notre bouteille pour en tirer au tonneau ou nous en buvions au débit, servi dans une *moque*.

Le débit de boisson se trouvait à l'entrée de l'épicerie sur la droite ; il y avait, en plus, une petite salle dans le fond pour les jours de grande affluence. Les hommes allaient y boire l'apéritif (du gin, par exemple) le dimanche après la messe, et les promeneurs s'y arrêtaient pour prendre une collation dans l'après-midi, accompagnée d'une *moque* de cidre. Nous y prenions aussi du café, servi avec du calva.

Nous y achetions aussi du tabac, vendu sous différentes formes : des paquets de 6 cigarettes « les Parisiennes », des paquets de cigarettes brunes, du tabac à rouler, du tabac à priser, du tabac à chiquer.

En plus de ces commerces fixes, des marchands ambulants venaient régulièrement d'Equeurdreville ou Cherbourg : un marchand de fruits et légumes, un boucher qui passait en carriole, un épicier et le boulanger qui venait approvisionner l'épicerie du bourg en pain. Un poissonnier venait aussi mais, comme il s'arrêtait souvent au bistrot pour se désaltérer, il arrivait fréquemment que des chats montent dans sa voiture et lui volent du poisson. Un marchand de vêtements et de tissus venait, lui, de Valognes.

Un homme venait aussi dans la commune pour acheter des peaux de lapins et de taupes qui servaient ensuite à faire des manteaux. Dans notre jeunesse, nous attrapions des taupes afin de lui vendre les peaux. Nous les chassions plutôt en hiver car elles avaient alors un plus beau poil. Un des jeunes de la commune en attrapait parfois une centaine par jour et un marchand venait spécialement depuis Martinvast pour les lui acheter. Il bouchait les passages des taupes pour les attraper vivantes en sachant que les taupes passaient au même endroit à la même heure. Il fallait ensuite les écorcher et tendre les peaux sur des planches pour qu'elles sèchent.

Des marchands de ferraille passaient aussi dans la commune. Nous leur vendions toutes sortes de morceaux de ferrailles qu'ils pesaient avec une balance romaine. Un autre acheteur de ferraille d'Équeurdreville faisait en plus le transport des gens.

De temps en temps, des rémouleurs passaient en vélo pour aiguiser les couteaux. Nous leur donnions alors les couteaux que nous avions à aiguiser et le rémouleur nous les rapportait la semaine suivante.

Les artisans

Il n'y avait pas d'artisan à Tonneville. Seulement deux couturières : une qui cousait et raccommodait le linge chez les gens et une autre qui travaillait chez elle, au hameau Langlois.

Il n'y avait pas de lavandières car chaque femme lavait son propre linge à la rivière. Une écluse permettait de fermer le lavoir, et quand il y avait une crue, le lavoir se remplissait de sable. Alors, il fallait d'abord le vider avant de pouvoir laver.

Nous allions faire ferrer nos chevaux à Flottemanville, à Querqueville ou bien à Nacqueville.

Les autres professions

Nous étions beaucoup à travailler à l'Arsenal de Cherbourg où nous allions tous les jours à pied, ou à vélo. Certains avaient, en plus, une petite exploitation. D'autres complétaient leur salaire en allant travailler à la tâche dans les fermes, par exemple pour aider lors des corvées.

Une institutrice, venue de Fermanville, enseignait aux enfants de la commune. Le secrétariat de mairie était assuré par la propriétaire de l'épicerie du bourg.

Le courrier était distribué par une factrice de Querqueville qui faisait sa tournée à vélo.

La vie quotidienne

La maison

Dans nos maisons, la cuisine, située au rez-de-chaussée était souvent la pièce principale, meublée avec une grande table et des bancs. Au bout de la table, contre le mur, un banc à dossier était installé pour le chef de famille. Derrière lui, un placard encastré dans le mur abritait la vaisselle courante. Dans les maisons d'ouvriers, les tables étaient plutôt placées au milieu. Dans les fermes, les tables étaient souvent dans un coin car il fallait de la place pour tout le monde : la famille et les employés.

Une planche à pain était clouée aux solives. Un vaisselier, existant encore dans certaines maisons, présentait les belles assiettes souvent ornées d'un coq. Chacun avait une place pour suspendre sa *moque* sur les côtés du vaisselier. Entre les pieds du vaisselier, les cuivres et les brocs à eau étaient posés sur le sol. La vaisselle quotidienne était en porcelaine décorée. Une alcôve, dans laquelle dormait nos parents ou grands-parents était placée dans un coin avec des chaises devant pour pouvoir y monter. Un buffet de deux corps offrait un large rangement pour la vaisselle quotidienne. Certaines familles avaient, en plus, une armoire. Toutes les maisons abritaient une horloge normande. Souvent les meubles se transmettaient d'une génération à l'autre.

La cheminée, qui était notre seul moyen de chauffage, était large et haute avec des montants en bois ou en pierre. Dans les années 30, les cuisines ont commencé à être équipées de fourneaux ronds à bois munis d'un « bain-marie », c'est-à-dire d'un compartiment à remplir d'eau qui permettait d'avoir une réserve d'eau chaude à disposition. Les fers à repasser et la bouillotte pouvaient être chauffés dans le four du fourneau.

Une pièce exposée au nord, le cellier, servait à garder le tonneau, les bouteilles de cidre, les outils, la brouette à linge, le tréteau pour mettre le linge à égoutter, etc... Le sol y était souvent en terre battue ;

A l'étage, se trouvaient deux ou trois chambres meublées avec des *couchettes* (lit de coin). Souvent, il y avait une chambre pour les filles, une deuxième pour les garçons et d'autres encore selon la famille. Dans ces chambres se trouvaient une armoire normande pour ranger le linge, une commode, un seau hygiénique et une table de toilette. Sur cette table, une cuvette et un broc en faïence, fer ou émail, nous servaient à faire notre toilette, souvent à l'eau froide. Les hommes se rasaient avec un rasoir à main pliant appelé le « coupe-chou ».

Souvent située au fond du jardin, une cabane en bois faisait office de toilettes.

Les maisons étaient uniquement chauffées grâce à la cheminée. Quand elles cousaient lors des veillées, les femmes utilisaient une chaufferette : une boîte en fer remplie

Tonneville dans les années 20 et 30

de charbon de bois et recouverte de lattes de bois pour poser les pieds. Une brique chauffée pouvait remplacer la chaufferette. Pour chauffer leur lit avant de se coucher, certains utilisaient un bassin en cuivre rempli de charbon avec lequel ils « bassinaient » leur drap sous les couvertures. Il y avait aussi des bouillottes en terre cuite ou en cuivre.

Dans beaucoup de maisons, le sol était encore en terre battue. Toutefois, dans les années 30, les sols cimentés ont commencé à se généraliser. Parfois, au premier étage, le plancher était recouvert d'argile trempée, étendue sur une hauteur de dix à vingt centimètres. Certaines étables ont encore un étage construit ainsi. Dans les belles demeures, le sol du premier étage était parfois en grandes pierres bleues.

Nous nous éclairions avec des lampes à pétrole suspendues ou posées. Les lampes Pigeon, également à pétrole, nous servaient plutôt à monter dans les chambres. Dans les étables, nous trayions à la lueur d'une lampe-tempête.

L'électricité a été installée dans le bourg de Tonneville en 1936 mais certaines personnes en avaient peur. Ils craignaient que l'électricité ne leur abîme les yeux ou mette le feu dans les maisons. Les fils électriques étaient montés sous des baguettes de bois dans les maisons. Les interrupteurs et prises de courant étaient en porcelaine. Certaines étables étaient équipées d'abat-jour en fer. Il n'y avait pas de prise de terre, pas de sécurité en cas de court-circuit. Les premiers appareils électriques étaient le fer à repasser et la bouilloire utilisée pour chauffer le café.

Il n'y avait pas l'eau courante. Tous les jours, nous allions en chercher à une pompe communale ou à la rivière avec des brocs en zinc ou des seaux. Certains avaient un puits dans leur cour.

Les repas

Pour cuisiner, la cheminée comprenait une crémaillère, un trépid, un grill pour les viandes ou les harengs.

Un boulanger passait deux fois par semaine à Tonneville. Mais, malgré tout, certaines familles faisaient encore leur pain à la ferme.

Quand elles chauffaient le four pour y cuire le pain, les femmes en profitaient souvent pour y mettre une brioche, du riz au lait, un *ratelet* (rôti de porc avec os) ou un plat de sang quand on venait de tuer le cochon.

Dans les fermes, nous faisons beaucoup de repas dans la journée : un petit déjeuner, une collation dans la matinée, un repas le midi, une collation dans l'après-midi et un repas le soir.

Au petit déjeuner, les hommes mangeaient de la soupe. Les femmes et les enfants buvaient plutôt du café au lait et mangeaient des tartines.

La collation du matin comprenait souvent des œufs à la coque, du pain et du beurre, du lard froid, du *graissin* (rillettes grossières), etc... Elle était prise à la maison ou bien dans les champs quand c'était, par exemple, la corvée de bottelage. Dans ce cas, les femmes, les petits commis ou les enfants de la maison l'apportaient, dans un bissac ou un panier en osier, en transportant le cidre dans une bouteille de 2 ou 5 litres, en terre et entourée d'osier.

De temps en temps, on préparait de la bouillie avec de la farine de sarrasin. Tous assis autour de la *pêl* en cuivre, nous mangions la bouillie en y ajoutant du miel ou du beurre et en buvant du cidre doux. Quand la bouillie était froide, on la coupait en tranches et on la réchauffait.

Tous les vendredis, tout le monde mangeait maigre, par exemple de la morue ou de la raie.

Tous les jours, il n'y avait pas de dessert, sauf peut-être un peu de confiture sur du pain, selon la saison (rhubarbe, pommes, cassis, groseilles, citrouilles, coings, mûres).

Dans les fermes, on préparait parfois de la « piquette », sorte de fromage blanc égoutté que l'on faisait avec du lait caillé et on y ajoutait de la crème et du sucre.

Le dimanche, et les jours de fête, nous avions souvent comme dessert du riz au lait ou de la crème aux œufs.

Tout le monde buvait du cidre. Pour les enfants, il était coupé avec un peu d'eau. Nous ne buvions du vin que dans les grandes occasions, comme les Rois, par exemple. Il accompagnait alors la brioche préparée ou achetée uniquement ce jour-là. Le seul apéritif que nous connaissions était le vin blanc doux.

Le repas se terminait toujours par un café que les hommes et certaines femmes âgées de l'époque arrosaient de calva.

Pour conserver tous les aliments, nous n'avions pas de frigo, mais seulement un garde-manger qui les préservait des mouches. C'était une boîte en bois avec un grillage très fin, plus ou moins grande et avec des étagères. Il était rangé au frais, souvent dans les laiteries.

Les tâches ménagères

Avant de faire bouillir le linge, on l'emmenait d'abord au lavoir, dans une brouette. Il y était trempé, brossé, tapé avec le battoir, tordu. Puis, on le ramenait à la ferme pour le faire bouillir au-dessus du feu, dans une lessiveuse. L'eau bouillante au fond de la lessiveuse montait par un tuyau et était diffusée sur tout le linge par une sorte de champignon. Puis, on retournait au lavoir pour le rincer. Une fois propre, on le blanchissait parfois en le trempant dans de l'eau bleuie. Puis, on le faisait sécher, par exemple, en l'étendant sur une haie d'épines bien taillées.

Tonneville dans les années 20 et 30

Avant l'apparition des lessiveuses, nos parents faisaient la grande lessive, c'est-à-dire qu'ils *puchi* le linge dans un grand bac. De la cendre de pommier servait alors de lessive.

Habituellement, nous faisons le grand ménage dans la maison une fois par semaine. Les sols en ciment étaient nettoyés à grande eau, tandis que la terre battue était balayée avec des balais en paille de riz.

La médecine

A l'épicerie, se trouvait l'unique téléphone de la commune que l'on utilisait surtout pour appeler le médecin. Il venait spécialement de Querqueville. Nous ne l'appelions donc que dans les cas graves. Pour soigner les maladies courantes, nous utilisions des remèdes de grands-mères.

Pour empêcher les vers de monter à la gorge, il fallait porter un collier d'ail ou bien laisser l'ail macérer dans du vin blanc.

La fleur de lys ou de ronce macérée dans l'alcool soignait les plaies. Un escargot écrasé dans un chiffon les désinfectait.

Une infusion de thym aidait à apaiser le mal de gorge. Egalement, du rhum avec du miel dans du lait chaud remettait sur pieds.

Contre les coups de froid, nous appliquions des ventouses sur la peau. Il fallait ôter l'air du verre en y faisant brûler un coton puis le poser aussitôt sur le dos. Pour les retirer, on appuyait un peu entre la ventouse et la peau pour donner un peu d'air.

De la ouate thermogène imbibée d'eau de Cologne ou des cataplasmes à la farine de moutarde que nous achetions à la pharmacie d'Equeurdreville pouvaient être appliqués pour soigner les douleurs de poitrine.

Enfants, on nous faisait boire de l'huile de foie de morue pour favoriser la croissance. On nous donnait aussi de l'huile de ricin pour nous purger ou du « chocolat purgatif » sous forme de pastilles.

Pour apaiser la toux, le sirop d'escargot, de couleur bleuâtre, était préparé dans les maisons. Il fallait percer l'arrière de la coquille des escargots et les laisser rendre le jus.

Les accouchements se passaient à domicile, parfois sans l'aide du médecin. Une femme de la commune, habituée aux accouchements assistait les futures mères. La manière d'assister les accouchements se transmettait souvent de mère en fille.

L'habillement

Nos grands-mères portaient de gros cotillons faits de droguet, un tissu épais. Leur corsage plissé était porté par-dessus la jupe. Les femmes de la génération de nos mères avaient plutôt des robes droites, des blouses ou des tabliers. Pour faire le ménage, elles

Tonneville dans les années 20 et 30

mettaient un *d'avanté* (tablier) attaché par un *poué* (nœud) dans le dos. Les blouses étaient colorées, imprimées de fleurs et faites en satinette. En été, elles mettaient un chapeau de paille pour se protéger du soleil. Sous leurs vêtements, les femmes de tous âges portaient un corset pour soutenir le dos et la poitrine.

Pour aller à l'église, nous sortions notre plus beau chapeau parfois orné d'un ruban, de plumes, de fleurs, de fruits ou d'oiseaux. Nos grands-mères portaient parfois encore une *bounette* (coiffe). Pour entrer dans l'église, les femmes devaient garder leur coiffe ou chapeau, contrairement aux hommes qui entraient tête nue.

Pour travailler, les hommes portaient souvent des ceintures de flanelle pour maintenir et réchauffer les reins. On attachait une extrémité à une porte et on tournait sur soi-même pour bien serrer la ceinture. Sous notre chemise, nous portions toujours une camisole de santé, tricotée en laine. Nos pantalons étaient en velours côtelé ou en toile blanche, pour botteler. Certains avaient des bleus de travail amples, renforcés aux genoux. Beaucoup de vêtements étaient réalisés en coutil, un tissu chaud, noir d'un côté et rayé gris de l'autre. Sur la tête, nous portions tous une casquette et aux pieds, nous mettions des sabots ou des brodequins. Pendant la guerre, nous avions des chaussures avec des semelles en bois articulées.

Pour aller à l'église, nous portions un costume, et, parfois, un chapeau melon. Notre unique complet qui était souvent notre costume de mariage, nous réservait lors d'enterrements ou de communions.

Enfants, nous portions tous des galoches ou des sabots aux pieds. Une cape faite de gros draps bleus marine ou un capuchon caoutchouté nous protégeaient en cas de pluie. Les garçons avaient des bérets, des culottes courtes, de longues chaussettes. Pour aller à l'école, garçons ou filles, nous portions une blouse noire, parfois ornée de galons rouges, verts ou bleus, cousus sur les coutures des manches et des poches.

Le peu de bijoux que nous possédions nous était souvent transmis de mère en fille. Les plus courants étaient les montres suspendues à des sautoirs, les broches, les bagues de fiançailles ou les boucles d'oreille. En général, les hommes avaient deux montres : une pour travailler et l'autre pour le dimanche. Pour aller à la messe, ils portaient leur montre à gousset avec la chaîne apparente.

L'école

L'école de Tonneville se situait dans l'actuelle cantine scolaire, face à la mairie. Quand nous y allions, elle était déjà mixte depuis très longtemps. Malgré cela, filles et garçons étaient séparés dans la classe (filles à droite et garçons à gauche) et lors des récréations par un petit muret. Nous étions une vingtaine d'élèves dans une classe unique, âgés de 5 à 14 ans. Mais beaucoup quittaient l'école avant, s'ils avaient passé leur certificat d'études. Ainsi, nous n'allions, pour la plupart, à l'école que pendant 6 ans.

En plus du dimanche, notre jour de congé hebdomadaire était le jeudi. Le samedi était travaillé. L'été, il y avait deux mois de vacances.

L'aménagement de l'école

Nous étions assis à des tables munies d'un pupitre pour y ranger le matériel scolaire. La maîtresse était assise à un bureau surélevé sur une estrade. Un poêle à bois et à charbon réchauffait la classe en hiver. Nous étions chargés, à tour de rôle, d'allumer et d'entretenir le feu. Ceux qui en avaient les moyens apportaient des fagots pour cela. Il y avait l'électricité mais pas l'eau courante à cette époque. Les toilettes étaient des fosses à vider, munies de sièges en bois.

Sur un mur, il y avait un tableau noir. Des cartes de France et des différents continents ornaient les autres murs.

Le matériel scolaire

Nous avions une plume et de l'encre pour écrire. Cela occasionnait souvent des taches sur la table, notre cahier ou nos vêtements. Pour dessiner, nous avions des crayons de couleur. Nous transportions tout notre matériel dans un cartable en cuir, mais, en général, il y avait peu de livres à ramener à la maison. Les livres étaient prêtés par l'école et le matériel était donné tous les ans. Nous avions un livre d'histoire, de géographie, d'instruction civique, de lecture, de grammaire.

Les élèves

Nous étions en majorité des enfants d'agriculteurs, néanmoins, Tonneville étant proche de Cherbourg, une grosse proportion d'élèves était des fils ou des filles d'ouvriers travaillant à l'arsenal. Malgré les différences de milieu, nous nous entendions tous bien. En cours, il ne fallait pas parler patois, mais beaucoup le parlaient entre eux à la récréation. Garçons et filles portaient des galoches et une blouse noire.

Dans la classe, nous étions séparés en sections selon notre âge. La maîtresse donnait donc plusieurs cours en même temps. Ainsi, pendant qu'elle faisait une dictée à une section, les autres sections devaient être occupées.

Nous venions tous à l'école à pied et retournions manger chez nous le midi, mis à part ceux qui habitaient trop loin (Querqueville et la Duvalerie, par exemple).

La discipline

Différentes institutrices se sont succédées durant cette période : il y eut Mme Jean (qui était aussi la fille du maire), Mlle Mathieu, Mme Lefèvre... Nous les appelions « Madame » ou « Mademoiselle » et elles nous appelaient par notre prénom.

Les sanctions étaient souvent sévères pour punir une leçon mal apprise ou un bavardage en classe. La maîtresse pouvait nous donner des heures en plus le soir (dans ce cas, elle écrivait un petit mot aux parents pour les prévenir), nous faire asseoir à genoux sur un manche à balai ou encore supprimer la récréation. Elle nous donnait aussi parfois des lignes à copier. Pour les problèmes de discipline, nos parents n'intervenaient pas. Mais nous étions généralement assez sages car nous craignions la maîtresse. Cela n'empêchait pas certains de projeter des morceaux de papier mâché au plafond, à l'aide d'une règle !

Les bons élèves étaient récompensés par des bons points. Il s'agissait de morceaux de carton. Quand on en obtenait un certain nombre, on gagnait une image. Quelquefois, nous participions à un concours organisé par « l'ami de l'école », une revue, grâce auquel nous pouvions gagner des livres.

Les cours se déroulaient dans un silence complet. Nous ne participions pas oralement, sauf en cas d'interrogation. Pour aller aux toilettes, il fallait demander l'autorisation de sortir en levant la main.

Le contrôle de l'hygiène était aussi rigoureux : l'institutrice inspectait tous les jours nos mains et notre tête pour détecter la saleté ou des poux. Si nous avions les mains sales, elle envoyait un mot à nos parents.

Une journée d'école

Le matin, nous jouions dans la cour en attendant l'heure des cours. La maîtresse tapait alors dans ses mains pour nous rassembler. Nous nous mettions en rangs, garçons et filles séparés. Puis, en entrant dans la classe, nous prenions notre place habituelle. Cette place changeait selon notre classement. Les petits étaient devant, proches de l'institutrice.

Tous les matins, l'institutrice écrivait au tableau la date du jour et le programme de la journée.

Les compositions françaises étaient très fréquentes, ainsi que les dictées et les analyses grammaticales. Tous les jours, la maîtresse nous faisait réciter les conjugaisons et les tables de multiplication.

Il y avait beaucoup de leçons à apprendre : histoire, géographie, récitation... Les récitations étaient des fables de La Fontaine, des poèmes de Victor Hugo ou de Pierre Loti.

L'instruction civique était aussi assez fréquente. Il s'agissait d'apprendre le déroulement des élections et le fonctionnement de la république. Le cours de morale concernait beaucoup la famille et le respect.

Les cours d'histoire portaient essentiellement sur l'histoire de France en commençant par la préhistoire. Souvent, ces cours devaient être appris par cœur. Lors des interrogations orales, nous devions réciter notre leçon, quelquefois devant toute la classe, au tableau.

Dans tous les cas, il était interdit d'écrire de la main gauche. Lors des cours de lecture, nous préparions notre texte à lire tout seuls, puis lisions chacun notre tour à voix haute. Ensuite, la maîtresse faisait un cours sur les conjugaisons contenues dans ce même texte.

Les notes de tous les examens du mois étaient inscrites dans un cahier de notes qu'il fallait faire signer à nos parents. Tous les trimestres, ce cahier était enrichi de diverses appréciations.

Une journée par semaine, nous, les garçons, nous faisons le jardin de la maîtresse d'école. La collation nous était offerte et nous mangions dans le jardin. Sinon, nous faisons du dessin et les filles du tricot et de la couture.

Il y avait aussi des cours de sciences et du calcul. Les problèmes concernaient des problèmes de la vie courante ou des problèmes de trains qui se croisent, de robinets qui coulent ou d'alliages de métaux. Il y avait aussi beaucoup de problèmes à résoudre avec la règle de 3.

Les cours de chant étaient réguliers. En décembre, nous apprenions des chants de Noël que nous chantions lors d'une petite fête. Mme Lefèvre faisait mettre un sapin que nous décorions.

A la fin de l'année scolaire, il y avait une sortie à pied jusqu'à la lande par exemple. Les derniers jours d'école, il fallait nettoyer l'école, notamment l'endroit où était stocké le bois. Sinon, tout au long de l'année, un élève était désigné régulièrement pour faire le ménage et effacer le tableau.

Les examens et la poursuite des études

Le certificat d'études était un diplôme très important à l'époque et beaucoup d'employeurs préféraient embaucher un diplômé qu'un non-diplômé. En général, nos parents nous poussaient à bien travailler à l'école et à obtenir notre certificat. La maîtresse décidait qui parmi nous pouvait le passer. Cependant, il était possible pour les parents de présenter eux-mêmes leur enfant.

Tonneville dans les années 20 et 30

L'examen se déroulait à Beaumont pour tout le canton. L'institutrice s'y rendait avec les élèves qu'elle présentait. Les épreuves duraient toute la journée. Sous l'Occupation, l'école étant occupée par les Allemands, nous avons été répartis chez des habitants de Beaumont pour passer les épreuves. Les résultats étaient donnés le soir même par une personne de l'Education nationale qui lisait la liste des reçus par ordre alphabétique. Le diplôme était délivré aussitôt.

A cette époque, nous quittions pratiquement tous l'école après avoir passé le certificat d'études car nous devions travailler. Beaucoup sont devenus agriculteurs, mais aussi ouvriers ou artisans étant donné la proximité de la ville. Mais beaucoup de vocations ont ainsi été sacrifiées. Même si la maîtresse insistait pour qu'un très bon élève continue ses études, cela était très rare. Il était en effet compliqué de poursuivre ses études car cela nécessitait un moyen de transport pour se rendre à Cherbourg tous les jours. De plus, la plupart des familles ne pouvaient pas se le permettre.

Peu de filles apprenaient un métier. La plupart attendait de se marier et d'avoir des enfants.

Les jeunes qui rataient leur certificat d'études avaient tout de même de possibilités, comme entrer à l'arsenal.

L'école du Bigard était une école d'agriculture située sur la route de Beaumont, sur la commune de Querqueville. C'était une école qui regroupait beaucoup de pensionnaires de tout le département, surtout des enfants d'agriculteurs, des orphelins ou des enfants indisciplinés. Tous les dimanches, tous les pensionnaires de cette école venaient à la messe, à l'église de Tonneville où ils avaient un banc réservé. Cette école préparait non seulement aux métiers de l'agriculture, mais aussi au certificat d'études.

Les loisirs et fêtes

Les fêtes et animations

Une des principales animations de Tonneville était la fête du lait de mai pendant laquelle tout le monde pouvait boire du lait offert sur place. Beaucoup de personnes en profitaient pour faire une collation au bistrot l'après-midi. Il n'y avait pas de manèges, ni de jeux organisés, ni de marchands ambulants.

Pour Mardi-gras, enfants, nous nous déguisons et passions dans les maisons, la nuit, cachés derrière un masque. Nous ne parlions pas pour ne pas être reconnus. Les habitants nous donnaient de l'argent ou des œufs.

La nuit de Pâques, les chanteurs de la résurrection chantaient sous les fenêtres, parfois avec un accordéon. Certains de ces hommes venaient de villages alentours. Les personnes visitées se relevaient et leur offraient un café, des œufs ou de l'argent.

Une procession avait lieu le dimanche de la fête-Dieu et celui de la Trinité. De beaux draps ornés de fleurs étaient sortis aux fenêtres des maisons sur le parcours. Pour cette fête, nous bâtissions des reposoirs décorés, dans différents hameaux.

Le patron de Tonneville est Saint Martin. Une messe était dite pour le célébrer mais il n'y avait pas de fête patronale.

Pour nous divertir, nous nous rendions aux différentes fêtes du canton. Beaucoup allaient jusqu'à Nacqueville pour la Saint Laurent, ou bien à la fête de Vauville, à celle de Jobourg. La fête de la Madeleine, à Beaumont, était la plus importante du canton. La fête de la Saint Jean organisée à Hainneville et la Saint Clair aux Pieux attiraient aussi de nombreux habitants de Tonneville. Quand on le pouvait, on allait dans ces fêtes à pied, à vélo ou en carriole.

Les fêtes de famille

Pour Noël, nous faisons un repas le 24 décembre, avant la messe de minuit. A l'école, nous chantions des chansons de Noël lors d'un spectacle auquel les parents étaient conviés. Chez nous, nous mettions nos souliers près de la cheminée le soir de Noël pour recevoir un petit cadeau.

Le Jour de l'An était beaucoup moins célébré. Les plus jeunes passaient parfois dans les maisons souhaiter la bonne année.

Tonneville dans les années 20 et 30

La fête des Rois était surtout importante pour les commis car ils avaient alors trois jours de congés et pouvaient rentrer dans leur famille. Ils étaient heureux de se retrouver tous ensemble. C'était une fête très familiale. Se référant aux rares congés des commis, une anecdote décrit quelqu'un demandant à un commis : « *Où qu'tu t'en vas mon fissé ?* » - « *Fêter mes roués !* » répond le jeune d'un air joyeux. Et trois jours plus tard, quand il lui demande « *D'où qu'tu r'vis mon fissé ?* » Le jeune commis répond d'un air triste « *D'fêter mes roués.* »

La galette des Rois était une tradition dans les familles. Nous l'achetions à la boulangerie, ou dans certaines familles, nous la faisons nous-mêmes. A l'intérieur se trouvait une fève en porcelaine.

Le jour des Rois, on mangeait aussi des noisettes. On les ramassait en hiver puis on les pendait dans un petit sac dans la cheminée. Avec la fumée de l'âtre, elles séchaient bien. On jouait alors à « *chi pé nou* ». Une personne prenait des noisettes dans sa main et une autre devait deviner si c'était un nombre pair ou impair. *Pé* correspondait à pair et *nou* à impair. Celui qui avait bien deviné gagnait les noisettes.

Les mariages étaient probablement la fête de famille la plus importante. Ils étaient célébrés dans la matinée du mardi ou samedi. Les invités étaient nombreux car, dans les villages, nous étions tous cousins proches ou éloignés. Dans l'après-midi, on allait se promener en carriole. Les repas, toujours copieux, étaient pris dans les granges décorées de draps sur lesquels on avait fixé du lierre et des fleurs. On mangeait, assis à de grandes tables sur des tréteaux que le menuisier était venu installer. Les invités offraient des cadeaux utiles comme un service de verre ou une ménagère.

Les communions étaient aussi de belles fêtes. La cérémonie avait lieu un dimanche matin. Les communiants recevaient des cadeaux du parrain et de la marraine : des images de communion, une chaîne, une médaille, une montre, etc... Le parrain payait souvent le cierge.

Après les baptêmes, célébrés trois ou quatre jours après la naissance, les parents, grands-parents, parrain et marraine se retrouvaient simplement le midi autour d'un repas.

A cette époque, les anniversaires n'étaient pas fêtés. Il n'y avait ni cadeau ni gâteau.

Lors des batteries, les repas du soir étaient animés. Celui qui marquait la fin des batteries était le plus joyeux et durait tard le soir. Nous chantions souvent en fin de repas des chansons populaires comme « la Madelon », « le Petit vin blanc », et des chansons en patois. A la suite des guerres de 14 et de 39, de nombreuses chansons patriotiques faisaient partie des répertoires.

Le 1^{er} avril était simplement marqué avec l'entourage proche. Traditionnellement, les familles vivant éloignées s'envoyaient la carte postale du 1^{er} avril.

Les loisirs

Tonneville dans les années 20 et 30

A l'époque, la plus grande partie du temps était consacrée au travail et nous ne connaissions pratiquement pas les loisirs. Toutefois, il y avait tout de même quelques petites distractions.

A Tonneville, de nombreuses personnes possédaient un vélo. Les ouvriers de l'arsenal s'en servaient pour se rendre au travail. Le dimanche, quand nous étions jeunes, nous allions en faire un tour. En famille, nous allions parfois à la plage d'Urville, en carriole. Toutefois, nous ne prenions pas de bains de mer à cette époque. Seuls quelques-uns se baignaient après les foins, à la mi-juillet. Parfois, on se retrouvait entre jeunes pour jouer aux cartes.

Posséder un appareil photo était encore très rare à l'époque. Néanmoins, une personne de la commune, qui en possédait un, avait appris à développer les photos. Les confier au photographe revenait très cher.

Dans notre jeunesse, il était difficile d'aborder un jeune homme ou une jeune fille car nous étions beaucoup moins libres qu'aujourd'hui. Il y avait tout de même des occasions de faire connaissance comme, par exemple lors de la construction des repositoires pour les processions du Saint Sacrement.

Le dimanche, après la messe, les hommes se retrouvaient au café. Ils pouvaient y jouer aux cartes, à la belote ou la manille. C'était surtout l'occasion de se voir et d'avoir des nouvelles. Le facteur apportait des journaux deux fois par semaine dont Cherbourg Eclair. Nous lisions aussi des magazines comme « Match » ou bien « l'almanach de la Manche ». Il existait aussi des journaux spéciaux pour les jeunes : les filles lisaient « Lisette » ou « Bernadette » et les garçons, principalement les enfants de cœur, lisaient « le sanctuaire ».

Le soir, lors de veillées, les hommes faisaient des paniers et les femmes cousaient, raccommodaient ou tricotaient des chaussettes. Nos grands-parents nous racontaient parfois des histoires de sorcellerie, des légendes, des choses qu'ils avaient eux-mêmes entendues et auxquelles ils croyaient. La tradition orale et la croyance en de telles histoires se sont perdues avec les générations suivantes.

Enfants, nous étions assez naïfs. Nous croyions très longtemps au Père Noël, aux enfants qui naissent dans les roses ou dans les choux ou encore à la cigogne apportant les bébés.

Nous pouvions obtenir un permis de chasse dès l'âge de vingt et un ans. A Tonneville, il y avait de nombreux chasseurs. Pendant la guerre, certains braconnaient, essentiellement et pratiquaient par exemple le « bouleau ». Cette chasse consistait à tuer les oiseaux en train de dormir. Il fallait qu'un certain nombre de conditions soient réunies : un temps pluvieux et venteux et une nuit bien obscure. On surprenait alors les oiseaux en train de dormir. Les merles étaient des proies faciles, mais les grives avaient l'ouïe plus fine.

Ceux qui avaient des chevaux participaient à des concours hippiques, comme celui de la fête de Vauville. Un concours d'obstacles était organisé dans un champ et une course sur la plage. Les enfants d'éleveurs commençaient tôt à monter, dès leurs dix ans.

Nous mangions très rarement au restaurant, sauf quand nous allions au marché ou aux foires. En effet, certains allaient en carriole tous les jeudis à Cherbourg pour vendre des produits de leur ferme. A Cherbourg, il y avait même, certaines années, des foires-exposition.

Les jeux d'enfants

En rentrant de l'école, nous n'avions pas beaucoup de temps pour jouer car nous devons aider nos parents au potager ou aux travaux de la ferme. En hiver, il faisait nuit peu après la sortie de l'école alors les heures pour jouer dehors restaient limitées. De plus, nous avions très peu de jouets.

Mais nous avons malgré tout quelques distractions. Nous jouions avec des billes en terre que l'on achetait dans un petit sac en toile. On jouait aussi au cerceau ou on fabriquait des sifflets avec du sureau. Avec deux bouts de bois et un morceau de cuir, nous confectionnions des lance-pierres avec lesquels nous visions les oiseaux. On s'amusait aussi avec des toupies, des yo-yo ou des fusils lançant des flèches en caoutchouc.

Parfois, nous allions faire un tour à vélo, que l'on avait souvent obtenu grâce à notre Certificat d'Etudes. Ceux qui n'avaient pas le diplôme pouvaient essayer de se le payer eux-mêmes en attrapant des taupes et en vendant leur peau.

Nous, les filles, nous jouions plutôt à la corde, à la marelle, à la ronde ou à la poupée.

La religion

Les fêtes religieuses

La fête religieuse la plus importante était la fête Dieu. Après la messe et les vêpres du dimanche nous participions à une procession qui partait de l'église et allait jusqu'au virage, dans le bas du bourg. Des reposoirs étaient disposés à plusieurs endroits dans la commune, sur le passage de la procession. Le curé marchait sous un dais, porté par quatre hommes. Les petites filles jetaient des pétales de fleurs (des *clatiés*, par exemple) au passage du Saint Sacrement. Tout le parcours était décoré de fleurs par des jeunes filles de la commune. Nous portions des bannières en tissu dont l'une représentait la Sainte Vierge en relief. Nous revêtions pour cette fête nos vêtements du dimanche. Les hommes portaient un costume et un chapeau. Les femmes qui n'avaient pas le droit de rentrer la tête nue dans l'église, portaient un chapeau ou un foulard.

Lors des fêtes importantes (l'Ascension, la Pentecôte...), le curé n'était pas assisté par des enfants de chœur, mais par d'autres prêtres qui tenaient le rôle de diacres.

La Saint Martin qui était la fête patronale était célébrée un dimanche. Il n'y avait pas de cérémonie spéciale à cette occasion.

Au moment de Pâques avait lieu le chemin de Croix. Le prêtre, les enfants de chœur et le chantre faisaient le tour de l'église, en procession, en s'arrêtant aux stations du chemin de croix, représentées par des tableaux. Nous restions à notre place et reprenions en chœur le refrain des cantiques.

Le Jeudi et le Vendredi Saints, les cloches, qui étaient censées être parties à Rome, ne sonnaient plus jusqu'au samedi Saint. Le dimanche de Pâques, quelques-uns cachaient des œufs dans les jardins.

Le soir de la Toussaint, le glas résonnait, pendant au moins deux heures.

Le soir de Noël, la messe de Minuit ne se déroulait pas souvent à Tonneville, mis plutôt à Flottemanville qui avait le même curé. Nous devions donc aller à pied en pleine nuit jusqu'à Flottemanville.

Le curé

A cette époque, le curé qui résidait au presbytère de Tonneville était un homme handicapé surnommé le « petit Nono ». Comme il s'occupait aussi de Flottemanville, il allait régulièrement à pied dans cette commune. C'était un homme très savant. Les familles aisées lui fournissaient souvent des victuailles et l'invitaient aussi à manger. Quand il est parti en

maison de repos, nous nous sommes relayés pour l'inviter à manger chez nous. Nous allions alors le chercher jusqu'à Cherbourg en carriole.

La pratique religieuse

A cette époque, nous étions pratiquement tous pratiquants. Ceux qui n'allaient pas à l'église n'étaient pas toujours bien considérés par les autres. Dans plusieurs familles, on récitait le bénédicité avant de manger et on faisait la croix sur le pain avant de l'entamer.

Tous les matins se déroulait la petite messe à laquelle devait assister un enfant de chœur. Mais seules quelques personnes se rendaient à cet office. Par contre, la messe du dimanche était très fréquentée. C'était souvent l'occasion pour les femmes d'observer et de juger la tenue vestimentaire des autres femmes. Les critiques allaient parfois bon train !

Les hommes s'asseyaient dans le chœur et les femmes dans la nef. Des bancs étaient réservés au premier rang par l'école du Bigard donc les élèves venaient tous les dimanches, accompagnés des responsables. D'autres familles réservaient aussi leur banc, moyennant une somme versée au curé. Les familles de notables s'installaient plutôt au premier rang, hommes et femmes ensemble. Le curé faisait la messe en latin (mis à part le sermon) en nous tournant le dos.

Le chantre, chargé d'entonner les chants, revêtait une tenue spéciale selon s'il s'agissait d'une fête ou d'un enterrement. Il était accompagné par une femme qui jouait de l'harmonium.

Les enfants de chœur étaient habillés en rouge et blanc et le curé en soutane noire avec un surplis blanc.

A la fin de la messe, les hommes allaient boire un coup au café et discutaient un moment.

Tous les dimanches, il y avait les vêpres l'après-midi qui étaient un peu moins fréquentées que la messe car certains disaient en plaisantant : « les vêpres, ça pique ».

Contrairement à aujourd'hui, on ne pouvait pas communier tous les dimanches car pour cela, il fallait, à l'époque, s'être confessé avant et être à jeun.

Pendant le carême, nous respections le jeûne et abstinence. De même, le vendredi, même ceux qui n'étaient pas très pratiquants faisaient maigre.

Les cérémonies

Les baptêmes ne duraient pas longtemps et se déroulaient sur les fonts baptismaux. A la sortie de l'église, le parrain donnait un peu d'argent à l'homme chargé de sonner la cloche. Selon la somme qu'il avait reçu, celui-ci sonnait les cloches plus ou moins longtemps. Le parrain et la marraine distribuaient des cornets de dragées roses et bleues aux enfants.

Tonneville dans les années 20 et 30

Les baptêmes se déroulaient quelques jours seulement après la naissance, afin d'éviter que le nouveau-né ne meure sans avoir été baptisé, ce qui aurait été un drame pour la famille.

Enfants, nous devions obligatoirement être allés au catéchisme pour pouvoir faire notre communion. Le catéchisme se déroulait dans l'église, une fois par semaine, le jeudi. Le curé donnait des notes et des bons points. Nous devions passer un examen de communion avec le doyen de Beaumont. L'année d'avant la communion, nous étions aspirants et l'année suivant la communion, nous étions renouvelants.

Le jour de la communion, les garçons portaient un costume et un brassard. Les filles revêtaient une robe blanche, ornée d'une aumônière. Selon les moyens financiers de notre famille, nous avions un cierge plus ou moins gros. Le parrain tenait le cierge pendant la cérémonie. Une petite procession se déroulait autour du cimetière, puis nous récitons un acte devant tout le monde, montés sur la croix. Le premier, celui qui avait eu la meilleure note, récitait les vœux du baptême. C'était toujours très impressionnant pour nous.

Tout le monde revenait à l'église pour les vêpres, après le repas du midi, que nous avions pris non pas avec notre famille, mais avec le curé, au presbytère. Des habitants de la commune donnaient alors quelques produits de la ferme pour participer aux frais.

Les mariages étaient aussi des fêtes importantes. Le symbole de la robe blanche était très respecté. Une femme ayant « pêché » ne se serait pas mariée dans une robe blanche sans faire jaser.

Quand une personne était très malade, le curé venait avec les enfants de chœur afin de donner les derniers sacrements. Les enfants de chœur portaient des grelots qu'ils secouaient le long du trajet. Les passants qui les croisaient devaient se signer. La mort d'un homme était annoncée au village par deux tintements de cloche et celle d'une femme par trois tintements. Puis, le sacristain sonnait à la volée.

La famille, les amis et voisins veillaient le corps jour et nuit, jusqu'au jour de l'enterrement. Il fallait se relayer pour tenir toute la nuit.

Une personne était chargée de passer par les maisons de la commune et des villages environnants pour « prier l'enterrement », c'est-à-dire inviter oralement les gens à l'enterrement. Plus tard, il y eut des faire-part à donner en mains propres.

Le jour de la cérémonie, la famille demandait à des hommes de porter le cercueil, à bras, depuis le domicile du défunt jusqu'à l'église. Ceux-ci se voyaient alors offrir un verre de vin blanc, avant de partir. Le cortège partait de la maison mortuaire, avec le curé et la croix en tête, suivis du cercueil, de la famille et des proches.

La cérémonie était différente selon la classe d'enterrement choisie par la famille. En effet, selon les moyens de celle-ci, la cérémonie pouvait être de première ou de deuxième classe. La richesse des ornements, l'importance des chants, le nombre d'enfants de chœur et de prêtres variaient selon la classe de l'enterrement.

La famille portait le deuil, lors des sorties : les femmes s'habillaient complètement en noir et les hommes portaient un brassard ou un petit signe au revers de leur veste.

Les tombes étaient plus simples que celles d'aujourd'hui. Les caveaux n'existaient pas. Les croix étaient souvent en bois, fabriquées par la famille du défunt.

Les superstitions

Il existait de nombreuses superstitions. Ne pas aller à la messe pouvait porter malheur selon certains pratiquants.

Les anciens des générations précédentes racontaient beaucoup d'histoires occultes comme celles de personnes se changeant en bêtes. Enfants, nous avons beaucoup entendu parler de la légende de la Demoiselle de Percy.

La deuxième guerre mondiale

La déclaration de guerre

Déjà en 1938, le climat était tendu. De nombreuses rumeurs de guerre circulaient. L'aurore boréale qui eut lieu cette année là était pour beaucoup un signe de guerre. Nous nous tenions au courant de la situation internationale par les journaux et par la radio pour ceux qui l'avaient.

Le 2 septembre 1939, la déclaration de guerre fut un choc pour nous. Le tocsin a résonné pour annoncer cette nouvelle. Des affiches placardées sur les murs informaient la population de la mobilisation générale. Les gendarmes ont apporté les fascicules de mobilisation aux hommes âgés de 18 à 40 ans environ. Ceux qui avaient de nombreux enfants étaient exemptés. Les autres, qui constituaient la majorité des hommes de Tonneville, sont partis rejoindre leur régiment. Il ne restait donc plus dans la commune que les jeunes, les hommes âgés et les femmes. La main d'œuvre pour travailler dans les fermes manquait donc cruellement.

Pendant la « drôle de guerre », nous restions en contact avec les soldats par le biais du courrier. Mais celui-ci passait très difficilement, surtout au moment de la débâcle.

Des hommes restés à Tonneville, qui n'avaient pas été mobilisés à cause de leur âge étaient chargés de la « défense passive ». Sur l'ordre de la gendarmerie, ils se retrouvaient le soir au portail de l'église, qui était le point de rassemblement. Ils organisaient alors des rondes, armés de leurs propres fusils de chasse sur le territoire de Tonneville. Ils avaient comme mission de surveiller les alentours afin d'empêcher un éventuel atterrissage de parachutistes allemands. Ils arrêtaient les carrioles qu'ils croisaient pour en vérifier le chargement. Ils étaient reconnaissables à leur brassard.

Un camp militaire important se trouvait sur la lande de Tonneville-Flottemanville. Il regroupait des marins français. D'énormes batteries de canons y avaient été installées. Les marins se retrouvaient parfois au bistrot de Mme Boyer où ils faisaient la fête. Mais, dès que l'alerte sonnait, ils rejoignaient rapidement leur poste.

La défaite et l'invasion allemande

En mai et juin 40, lors de l'invasion allemande, nous avons cherché à nous regrouper, dans certaines fermes. Des groupes de personnes se sont ainsi retrouvés dans les étables et dormaient sur la paille. Les coups de canons résonnaient de tous côtés.

Les premiers soldats allemands qui sont arrivés dans la commune parlaient souvent français et roulaient à moto. Les officiers ont dispersé leurs hommes dans plusieurs fermes.

Les premiers temps, ils n'avaient pas le droit de se déshabiller pour dormir et se couchaient par terre dans les maisons.

A partir du 19 mai 40, les Allemands ont rencontré de la résistance de la part du camp militaire français qui se trouvait sur la lande et des soldats anglais qui tenaient les forts de la rade de Cherbourg. Les batteries de canons français qui avaient été installées sur la lande visaient les avions allemands. La prise de ce camp par les Allemands a fait de nombreuses victimes parmi ceux-ci, de nombreux chars ayant été détruits par les canons français. Lors de la victoire allemande, la grande majorité des soldats français a réussi à s'enfuir.

Tous les soldats originaires de Tonneville ont été faits prisonniers et sont partis en Allemagne. L'un d'entre eux fut libéré rapidement car il avait cinq enfants.

L'occupation

Les Allemands ont occupé pratiquement toutes les fermes où ils mettaient leurs chevaux et le Manoir de Tonneville. Par contre, l'école et la mairie fonctionnaient normalement.

Nous étions résignés à l'Occupation, mais restions distants vis-à-vis des militaires allemands. Néanmoins, les soldats qui restaient plusieurs mois dans la même ferme finissaient par être bien connus de nous. Nos relations avec les Allemands n'étaient donc généralement pas conflictuelles.

Les Allemands ont confisqué tous les fusils de la commune. Certains ont tout de même réussi à cacher le leur, mais c'était très risqué. La principale contrainte pour nous était l'interdiction de sortir le soir. Nous devions respecter le couvre-feu. De plus, la nuit, aucun rayon de lumière ne devait filtrer des fenêtres.

Un homme de la Milice résidait à Tonneville et il lui est arrivé de dénoncer des personnes. Il dénonça ainsi un homme de la commune qu'il accusa, sans aucun fondement, d'être communiste. Cet homme fut arrêté, emprisonné et interrogé par les Allemands pendant plusieurs mois. Lors de la libération de la commune, l'homme de la Milice a même tenté de changer de camp en faisant croire qu'il se battait contre les Allemands. Cet homme fut jugé et condamné après guerre.

De nombreux blockhaus furent construits sur le territoire de Tonneville. La plupart ont été construits par les TODT qui étaient des travailleurs civils enrôlés de force et des prisonniers polonais et russes. Certains logeaient dans des baraquements et d'autres venaient d'autres communes.

En plus des TODT, des hommes de la commune étaient réquisitionnés pour effectuer divers travaux. Les Allemands prenaient aussi des chevaux chez les fermiers. Le maire se chargeait de cette réquisition.

Tonneville dans les années 20 et 30

A partir de 1942, certains civils travaillaient pour les Allemands, sur la lande, aux Butteriaux, lors de la construction des rampes de lancement pour les V1 et V2. Ils pouvaient, par exemple, être chargés d'empêcher les bêtes d'accéder au chantier.

Une nuit, un dépôt allemand a pris feu. Les soldats ont éteint l'incendie, aidés par la population, puis ils ont réveillé les occupants des fermes environnantes afin de les interroger. Le maire et le curé ont été pris en otage jusqu'à ce que quelqu'un se dénonce. Le lendemain, le territoire de la commune fut barricadé pour que personne ne s'échappe.

Finalement, un soldat allemand a avoué avoir malencontreusement jeté un mégot dans le dépôt et provoqué ainsi l'incendie. Il fut aussitôt envoyé sur le front russe.

Il n'y eut aucun sabotage à Tonneville. Quelques fils électriques furent coupés mais souvent de façon involontaire. Il fallait alors le signaler aux autorités allemandes.

A la fin de la guerre, les Allemands ont installé des batteries de canons au Carrefour du Mautalon et une autre destinée à tirer sur Couville.

Les restrictions

Nous étions soumis à de nombreuses restrictions alimentaires. Il fallait des tickets de rationnement pour obtenir du pain, de la viande et tous les autres produits courants. Certaines catégories de population comme les jeunes avaient droit à une ration un peu plus importante que les autres : 375 g au lieu de 350 g de pain par jour, par exemple. Ceux qui ne fumaient pas échangeaient leurs tickets de tabac contre d'autres tickets. Il fallait aussi des tickets pour les vêtements et les chaussures. Ils étaient distribués par la mairie, chaque mois.

Les agriculteurs souffraient rarement de la faim car ils disposaient des produits de la ferme. Pour les autres, il était parfois difficile de trouver à se nourrir.

Certains fabriquaient eux-mêmes leur savon avec du lierre et leur farine en moulant sur blé. Au moulin de Teurthéville, on pouvait obtenir une demi-livre de farine par personne.

Le troc était fréquent, surtout chez les agriculteurs, qui pouvaient échanger du beurre, des poulets, des lapins...

Les bombardements

Les premiers bombardements eurent lieu en 1942. Ils visaient la lande. Il s'agissait de Mosquitos anglais qui descendaient en piquet. Les avions américains, eux, lâchaient leurs bombes de plus haut. De nombreux avions furent abattus par les batteries de DCA qui se trouvaient à Amfreville, au fort de Querqueville, au Couplets, etc...

Deux avions alliés, un bombardier et un chasseur se sont écrasés à Tonneville, tous les deux au Bas-Bois.

Lorsqu'un bombardement était imminent, une sirène retentissait. Nous nous protégeions alors comme nous pouvions. Certains avaient creusé des abris dans leur jardin.

De nombreuses vaches furent tuées par les bombes. Nous nous dépêchions alors de les enterrer. Des milliers de bombes sont tombés sur la lande de Tonneville faisant de nombreuses victimes parmi les militaires allemands. La ferme de la Suhardière a subi de gros dégâts peu avant le Débarquement.

Juste avant le Débarquement, nous sommes tous (environ 300 personnes) allés nous réfugier, la nuit, dans le Moulin Pontus, une ancienne poudrière. La veille du Débarquement, des avions sont passés dans le ciel toute la nuit. A l'annonce du Débarquement, les Allemands nous ont empêchés de sortir toute la matinée du 6 juin 1944.

La libération

Un avion sirène est passé peu de temps avant l'assaut pour nous prévenir. Il y eut de nombreux bombardements et aussi énormément de mitraillages.

Trois civils furent tués par les bombardements au moment de la Libération de Tonneville. Deux d'entre eux ont été tués avec 15 militaires allemands dans une ferme.

Les troupes à pied sont ensuite arrivées, précédées par l'artillerie. Il y eut des combats entre Allemands et Américains au corps à corps sur la lande. Pendant ce temps, nous nous cachions dans les abris, jours et nuits. Rester à l'extérieur était devenu trop dangereux.

Des civils ont fait des prisonniers parmi les troupes allemandes et les ont livrés aux Américains. Les prisonniers allemands étaient emprisonnés à Nacqueville. Beaucoup ont été gravement maltraités par les FFI qui étaient chargés de les surveiller.

Nous avons accueilli les Américains en héros. Pour fêter la Libération, les cloches de l'église ont sonné pendant plusieurs jours. Certains lançaient aussi des fusées éclairantes dans le ciel et les communes environnantes leur répondaient de la même façon.

Nous avons pu récupérer les marchandises qui avaient été stockées aux Carrières par les Allemands : des boîtes de conserve, du rhum. Néanmoins, une partie des marchandises fut perdue car les Allemands y avaient mis le feu avant de partir. Ils avaient aussi scié tous les planchers du Moulin Pontus et y avaient entreposé de l'avoine pour leurs chevaux et de la paille. Tout cela a été distribué aux agriculteurs de la commune par les gendarmes.

Les Américains sont restés trois ou quatre ans à Nacqueville. Ils logeaient dans des baraquements nous leur apportaient de la nourriture. En échange, ils nous donnaient leurs rations alimentaires ou des cigarettes. Ils nous demandaient même si nous avions des sœurs !

Juste après guerre, la vie était encore un peu désorganisée. Des personnes utilisaient des armes de guerre pour chasser. D'autres ont voulu manipuler des explosifs. Il y eut un accident dans la commune : un homme qui s'est gravement brûlé de visage.

Tonneville dans les années 20 et 30

Tous les prisonniers originaires de Tonneville qui étaient partis en Allemagne sont rentrés à la fin de la guerre. Le bilan de la guerre est donc assez lourd à Tonneville. Il y eut en tout trois civils tués et énormément de dégâts matériels. Beaucoup de fermes, ainsi que l'école ont été très abîmées. Il a fallu ensuite tout reconstruire.